

BRISER LES BARRIÈRES DE SÉPARATION POUR ÊTRE ÉGLISE ENSEMBLE¹

Par Jean Koulagna, ILT Meiganga

Plan

- Introduction : contexte du choix du thème
- Éléments d'histoire : réforme, diversification confessionnelle et divisions doctrinales
- La solution œcuménique
- Être Église ensemble au Cameroun – état des lieux
- Être Église ensemble : enjeux pour les églises en contexte de pluralité ethnico-culturelle
- Éclairages bibliques : l'unité comme respect de la différence
- Conclusion

Introduction

« Renverser les barrières pour être Église ensemble ». Je ne sais pas exactement ce qui a motivé le choix de ce thème par le CEPCA. Je sais tout simplement que c'est un thème déjà exploité par le COE auparavant.

Le slogan « Être Église ensemble » est un appel et un besoin aussi vieux que l'Église, depuis l'époque du NT (voir par ex. pour cela les lettres de Paul : 1 Co 12 et Ép 4 et la prière sacerdotale de Jésus dans Jn 17). En le retraduisant par « être communauté ensemble », on peut dire même que cet appel est aussi vieux que le monde des humains. Ce n'est pas seulement une question théologique et idéologique, c'est avant tout un enjeu de survie de tout groupe, de toute communauté. C'est donc plus qu'un simple slogan.

L'expression implique naturellement l'idée de l'unité si chère aux textes bibliques et aux théologiens et responsables d'églises, même si le concept d'unité est bien souvent utilisé comme un slogan politique cuisinable à toutes sortes de sauce et servant quelquefois à masquer des intentions politiques obscures. Mais elle implique également l'évidence de la réalité des différences qui composent la communauté d'église et qui entraînent des divergences et hélas, des antagonismes et des oppositions générateurs de conflits et d'affrontements.

Parler d'« Être Église ensemble », dans ces conditions, c'est avant tout se replonger dans la réalité de toute communauté pour en comprendre le mécanisme de fonctionnement. C'est ensuite jeter un regard sur l'histoire du christianisme avec ses luttes pour réaliser l'unité, et dans le contexte de la semaine du protestantisme qui est le nôtre, l'histoire de la Réformation et des divisions et conflits qu'elle a générés. C'est aussi dresser un état des lieux de la situation dans les églises nées des missions occidentales du 18^e au 20^e siècle, en particulier au Cameroun. C'est ensuite tirer quelques leçons de l'actualité des églises africaines multiethniques, en particulier celle de l'EELC ces dernières années. C'est enfin rechercher les éclairages bibliques à la lumière du contexte propre aux textes.

Ces différents éléments constitueront la charpente de notre exposé, qui s'entend simplement comme une ouverture de la réflexion. Comme telle, il ne saurait être ni exhaustif ni

¹ Communication donnée à Meiganga le jeudi 27 octobre 2011 à l'occasion de la semaine du protestantisme au Cameroun.

systematique. Il attend d'être enrichi et complété par votre participation active et vos contributions.

Éléments d'histoire : réformes, diversification confessionnelle, divisions doctrinales et conflits

L'histoire de l'Église chrétienne, comme celle de toutes les grandes religions historiques, est jalonnée de divisions et de conflits qui menacent de la dissoudre, mais qui la rendent aussi toujours plus diversifiée. Cette diversité, née pour la plupart des déchirures parfois profondes, présente bien souvent le spectacle de factions et groupes concurrents et antagonistes. Nous ne remonterons pas toute cette histoire depuis les origines du christianisme, mais resterons dans le sujet qui concerne les communautés protestantes, à savoir l'histoire de la Réformation en tant que source de la grande diversification confessionnelle des temps modernes et, en conséquence, du besoin d'unité, d'« être Église ensemble ».

À la fin du 15^e siècle, le christianisme était constitué de deux blocs majeurs (hormis les chrétientés marginales issues des controverses christologiques des 4^e et 5^e siècles) : l'orthodoxie orientale et le catholicisme romain occidental. Mais depuis un peu plus d'un siècle déjà, le catholicisme était malade sur tous les plans : théologique, pastoral, culturel et pratique. Au point où de plus en plus de personnes en appelaient à des réformes et à un concile.

Au 16^e siècle, à partir d'un banal débat académique dans la petite université privée de Wittenberg en Allemagne sur les indulgences organisée par le moine Martin Luther, lequel débat n'a finalement pas eu lieu comme prévu, un vaste mouvement de réforme et de révolutions embrasa l'Europe. Luther aurait alors placardé sur la porte de la chapelle de l'Université, ses fameuses 95 thèses qu'il invitait ses collègues à débattre avec lui, et qui critiquaient la compréhension et la pratique de la pénitence et des pratiques connexes en tête desquelles le commerce des indulgences. Les indulgences, inventées lors des croisades au milieu du Moyen-âge pour encourager des volontaires à s'engager au front pour la cause de Dieu, étaient une sorte de billets d'accès au ciel vendus, au 16^e siècle, pour financer les travaux de construction de la basilique Saint-Pierre de Rome.

Au lieu du débat, Luther eut droit à un gros procès qui le conduisit au durcissement de ses positions et qui se solda par son bannissement. Mais ses écrits ont fait le tour de l'Europe et recruté des sympathisants et des émules. Le mouvement de la Réforme était lancé, rallié bientôt, entre autres, par Zwingli en Suisse, par Calvin entre Genève et la France, par Bucer à Strasbourg et par Henri VIII d'Angleterre sur fond de nationalisme religieux.

Ce vaste mouvement signe la scission du christianisme occidental en deux blocs : les églises catholiques d'une part, et les protestantes de l'autre. Comme vous vous en doutez, ce nouveau fractionnement vint avec son flot de controverses et de conflits armés connus sous le nom de « guerres de religion » particulièrement violentes en Espagne, en France et au Portugal, pays traditionnellement catholiques. Cette situation provoqua une émigration massive vers les Amériques, l'Afrique et l'Asie, favorisant ainsi les premiers mouvements missionnaires modernes qui se poursuivront jusqu'au 20^e siècle, mais transportant en même temps les fractures et blessures nées en Europe. Et à l'intérieur même du bloc protestant, de nouvelles dissidences virent le jour dès le départ avec ce que j'aime appeler l'aile gauche de

la Réformation et ensuite au cours des siècles suivants : les mouvements de réveil avec les dénominations qui en sont issues.

Résultat, le christianisme moderne, christianisme de mission, est aussi devenu le christianisme des concurrences et des conflits confessionnels. Pendant longtemps, et encore de nos jours, la cohabitation entre les différents blocs, entre les différentes confessions et dénominations chrétiennes et entre les blocs traditionnels et les mouvements de tendance pentecôtistes, est apparue comme celle de la méfiance et du renfermement doctrinal. Chacun, dans son coin, vit son église et son Christ.

La solution œcuménique

En 1910, les délégués africains et asiatiques à la conférence internationale des missions tenue à Édimbourg en Écosse font remarquer que les divisions, excepté culturelles, sont une anomalie et un scandale. Dans son rapport final, la conférence insiste sur « la nécessité de chercher, dans chaque pays non chrétien, à implanter une église qui ne soit pas divisée... »². Cette conférence d'Édimbourg marque un pas décisif dans la démarche œcuménique, mais ne constitue pas la première tentative de rapprochement entre églises. Déjà au 19^e siècle, ce qu'on a appelé les internationales protestantes ont été des lieux de rencontre et de dialogue entre les protestants des différentes dénominations et de divers pays. Parmi elles on peut citer tout d'abord l'*Alliance évangélique universelle* (World Evangelical Alliance), née à Londres en 1846, sur des bases nettement intégristes. Elle rassemble des protestants désireux de maintenir les croyances fondamentales du christianisme et l'autorité souveraine des Écritures face au développement du scientisme et de l'athéisme. On peut également citer les *Unions chrétiennes de jeunes gens* (YMCA), créées en 1855. Ce mouvement a connu une branche estudiantine indépendante : la *Fédération universelle des étudiants chrétiens*, en 1895.

Après la conférence d'Édimbourg, il fallut attendre la fin de la Première Guerre Mondiale pour voir une véritable recherche de dialogue et de rapprochement entre les chrétiens de diverses confessions, à l'initiative des protestants. Mais le Vatican y est resté hostile et a condamné ces initiatives (cf. Encyclique *Mortalium animos* de 1928), mais n'a pas pu les empêcher. Ces efforts aboutiront, en 1948, à la création à Amsterdam du Conseil Œcuménique des Églises (COE).

Mais même ces efforts œcuméniques n'arrivent pas à résorber les replis confessionnels. Par exemple, pendant que naissait le COE à Amsterdam, la même année et dans la même ville naissait une organisation parallèle et en quelque sorte rivale, regroupant des églises protestantes, à savoir le Conseil International des Églises Chrétiennes (International Council of Christian Churches – ICC), de tendance fondamentaliste.

Néanmoins, en dépit de l'esprit sectaire entretenu par certaines églises et communautés dites de réveil, que l'on regroupe parfois sous la bannière du mouvement évangélique lui-même extrêmement varié (on y retrouve par exemple de grandes églises pentecôtistes, des églises indépendantes africaines d'inspiration pentecôtiste aussi bien que de petites communautés exaltées ou tribales), l'intention œcuménique a fait des progrès. À la faveur du Vatican II, l'Église catholique romaine s'est ouverte à plus de dialogue, en particulier avec les églises luthériennes. D'autres efforts de rassemblement à l'intérieur de la famille protestante sont en cours. Signe que les églises éprouvent bien la nécessité d'être ensemble un peuple en marche.

² J. Comby (1986), *Pour lire l'histoire de l'Église*, t. 2, p. 185-186.

Face à la menace de déchristianisation et aux critiques adressées à l'Église qui offre le spectacle de la division, être Église ensemble est une question de témoignage, mais aussi une question de survie. Voilà pour l'histoire de l'Église dans sa globalité.

Être Église ensemble au Cameroun : état des lieux

L'histoire des églises au Cameroun est, comme partout ailleurs en Afrique, en Asie, dans les Amériques et dans le Pacifique, celle des missions occidentales concurrentes et parfois opposées, voire en conflit. Ce climat de concurrence mêlée de méfiance et de défiance continue encore aujourd'hui et ce, malgré les efforts de rapprochement et de dialogue œcuménique.

Des efforts de rapprochement, il y en a eu dès le moment où les communautés locales ont commencé à se constituer en églises nationales (ou régionales). Ils ont commencé dans le contexte global de la construction d'une théologie africaine. Mais ils se sont surtout matérialisés dans des associations ou fédérations d'églises appartenant à une même famille confessionnelle. Pour les protestants du Cameroun, une Fédération des Église et Missions Évangéliques du Cameroun (FEMEC) fut créée en 1969 sur les cendres d'une Fédération Évangélique du Cameroun et d'Afrique de l'Ouest fondée depuis 1943. Elle est devenue Conseil des Églises Protestantes du Cameroun (CEPCA) en 200X. La formation d'un tel regroupement manifeste clairement le besoin de « renverser les barrières pour être Église ensemble », au moins théoriquement et dans une famille confessionnelle, à savoir la famille protestante.

Théoriquement et dans une famille confessionnelle, dis-je. Là réside, me semble-t-il, quelques-unes des faiblesses de ce regroupement. Commençons par le second point. En se regroupant entre églises protestantes, celles-ci affirment leur identité et assument en quelque sorte leur histoire. Et tout être humain et toute organisation ont besoin de cette affirmation identitaire pour exister et dire leur singularité dans un environnement global – pour ne pas dire globalisant. Pour parler d'unité ou d'être ensemble, il faut être plusieurs, reconnaître la singularité et la particularité de chaque composant. De ce point de vue, il est tout à fait légitime et même indispensable de dire notre identité protestante commune, de briser les barrières qui séparent les protestants entre eux pour construire un protestantisme fort.

Seulement, ce faisant (et c'est le revers de la médaille), ne sommes-nous pas en train de construire de nouvelles barrières ? En disant : « Nous sommes protestants », ne sommes-nous pas en train de dire à ceux qui ne le sont pas : « Vous ne faites pas partie de notre famille » ? Autrement dit, le regroupement en un conseil des églises protestantes n'implique-t-il pas un communautarisme qui risquerait d'induire finalement l'exclusion des églises non protestantes ? Un peu sur le modèle des associations ethniques et culturelles qui, en réaffirmant l'identité et les différences culturelles, finissent bien souvent par enfermer les membres dans un communautarisme qui produit des comportements d'exclusion et de favoritisme tribal que l'on nomme tribalisme. En faisant cette réflexion, j'aimerais attirer l'attention sur une démarche qui, en abattant certains murs de séparations, pourrait finir par en construire d'autres plus grands ou plus pernicious.

L'autre point (le premier) est le caractère théorique de l'être-Église-ensemble tel qu'il est vécu au sein des églises protestantes, en particulier celles qui sont dans le CEPCA. Je veux juste prendre l'exemple du processus d'expansion des églises à travers le territoire national. Au cours des vingt dernières années, les églises traditionnellement implantées au nord du

Cameroun se sont étendues au sud, et celles traditionnellement implantées au sud ont investi la partie septentrionale du pays avec, dans chaque cas, en toile de fond, une sorte de récupération des chrétiens originaires de l'une ou de l'autre région et qui, pour des raisons de mobilité liées au service, s'intégraient dans les églises sœurs des régions d'accueil. En allant ouvrir des congrégations à Foubot ou à Bafoussam par exemple, l'EELC, me semble-t-il, va y récupérer les « siens égarés » dans l'EEC. De même, en venant ouvrir son lieu de culte à Meiganga ou à Ngaoundal, l'EEC récupère ses chrétiens égarés dans l'EELC.

Au plan politique, cela s'appelle une « évangélisation », laquelle permet la « croissance » de l'Église et lui permet d'avoir une vraie stature nationale. Cela a certes permis au CEPCA d'avoir des antennes régionales et des activités protestantes communes dans les grandes villes (CEPY à Yaoundé, CEPGA à Garoua, CEPN à Ngaoundéré, etc.) et au protestantisme d'avoir une meilleure visibilité sur l'échiquier politique national face à d'autres confessions religieuses.

Mais à y regarder de près, cette « évangélisation » (si du moins on devait admettre cette appellation) dont la méthodologie de base repose sur la récupération, trahit un déficit de confiance mutuelle entre les divers composants du CEPCA. Bien plus, elle obéit à la même logique de communautarisme qui anime les associations de ressortissants. Il suffit, pour le comprendre, de voir que dans une ville comme Ngaoundéré, on trouve des paroisses EPC Bassa ou autre, rattachées à des consistoires différents au sud du pays sur des bases ethno-linguistiques. On en retrouve ainsi dans les grandes métropoles pour un certain nombre d'églises (Douala, Yaoundé), y compris l'EEC. C'est cette même logique qui a créé des cultes gbayas à Yaoundé et à Ngaoundéré, et qui constituent une des sources de la crise actuelle de l'EELC.

Au regard de ces éléments, on peut bien se demander quel est le fondement de l'unité protestante au sein du CEPCA et même à l'intérieur d'une même Église. On peut également se poser la question des intensions et de la sincérité qui animent les composants de ce Conseil. En d'autres termes, dans quelle mesure peut-on affirmer que les protestants du Cameroun et les membres d'une même Église ont abattu ou veulent abattre les murs de séparation pour être Église ensemble ? Ne serait-ce alors qu'un leurre ?

On n'a pas épuisé les questions liées au contenu et à la forme de l'unité protestante. On pourrait verser dans ce même dossier la question des églises de tendance pentecôtistes, c.-à-d. les églises dites réveillées, ainsi que les églises indépendantes qui, en général, restent en marge de ce Conseil. Mais le temps ne nous autorise pas à nous engager dans cette passerelle pourtant pertinente.

Être Église ensemble en contexte de pluralité ethno-culturelle

Une des particularités des églises africaines, et en particulier au Cameroun, est l'extrême diversité ethnique et culturelle de leurs membres. Le Cameroun compte plus de 250 groupes ethniques et l'EELC plus de 50. Bien des problèmes et des conflits (si ce n'est la plupart) sont liés à cette diversité, soit sur le plan d'une compréhension culturelle mutuelle, soit sur le plan de la répartition des avantages (biens, infrastructures, postes de travail et de responsabilité, etc.). Ils prennent donc facilement une connotation tribale, à tort ou à raison. Les murs de séparation, dans ces conditions, sont donc ceux de l'identité ethnique avec son instinct de conservation et parfois de domination sur fond de repli.

La question ici est donc : « Comment être Église ensemble en étant si différents ? ». Cette question peut se retraduire ainsi : « Peut-on, ou doit-on briser les barrières ethniques et culturelles, afin de pouvoir être Église ensemble ? »

Dans une société et des églises pluriethniques, les conflits générés par la différence et la lutte pour les intérêts particuliers d'individus et de groupes sont inévitables. En tant que fait social global, ils sont même, en quelque sorte, normaux. Vue sous cet angle, la question de l'unité peut paraître utopique. Dans un mémoire de maîtrise réalisé il y a de cela une douzaine d'années, je faisais remarquer comment les associations tribales (ex. : Tág dágá pour les Dii, Moïnam pour les Gbaya, Mang-Mboum pour les Mboum, etc.), en s'ingérant dans la gestion du politique et des affaires d'église, ont tendance à exacerber la dimension conflictuelle de l'identité et menacent l'unité nationale ou ecclésiale.

Mais dans le même travail, j'essayais de montrer que la reconnaissance de l'identité et de la différence reste un des fondements majeurs et une des conditions indispensables à la réalisation de l'unité, qu'elle soit ecclésiale ou nationale. Je soulignais, en synthèse, l'importance de savoir d'où l'on vient, ce que l'on croit et ce que l'on poursuit.

La première des caractéristiques dont l'Église se réclame est bien l'unité. « Je crois l'Église une », confessons-nous dans le Symbole de Nicée-Constantinople. Être Église une, être Église ensemble, en dépit des différences culturelles, des divergences de perspective et des intérêts parfois antagonistes. Est-ce possible ? Un éclairage biblique peut nous aider à avoir quelques pistes de réflexion et à avancer dans cette direction.

Éclairages bibliques : faire de la différence un atout

L'expérience d'Israël

Israël était, comme vous le savez dans la Bible, composé de 12 tribus. Comment ces tribus ont-elles pu constituer un peuple et une nation unie ? Les récits des patriarches et l'histoire de l'exode nous donnent souvent l'impression que tout Israël descend d'un même ancêtre, Jacob, et que son histoire était celle d'un peuple homogène depuis ses origines. Mais une lecture attentive des textes, et les résultats de la recherche archéologique, nous montrent que ce n'était pas aussi simple. Retenons-en deux aspects.

Premièrement, on sait par exemple qu'Israël est le produit d'une rencontre, puis d'une fusion entre deux groupes dont l'un, les fils de Jacob, venait de la Mésopotamie et l'autre, les fils d'Israël, de l'Égypte. Le récit de la lutte de Jacob avec Dieu en Gn 32, qui se solde par le changement de nom de Jacob en Israël, donnant ainsi l'impression qu'on a affaire à un même patriarche, reflète en réalité cette double origine. L'histoire de la lutte de Jacob apparaît en réalité comme une tradition qui tendait à réaliser l'unité par l'unification patriarcale au plan narratif.

Deuxièmement, après l'exode, le séjour au Sinaï ainsi que le partage du territoire conquis révèlent que le peuple est composé d'une multitude de tribus dont certaines n'ont visiblement pas connu l'expérience de l'exode, mais qui se sont agrégées les unes aux autres et ont symboliquement assumé la même histoire. Une lecture attentive du récit de l'assemblée de Sichem en Jos 24 le montre clairement. En choisissant de servir le Dieu d'Israël, c.-à-d. le Dieu de ceux qui sont venus de l'Égypte, toutes les tribus réunies à Sichem acceptent d'entrer par alliance dans une histoire qui n'était pas forcément la leur au départ.

Pour ces groupes venus d'un peu partout et qui entendaient se mettre ensemble pour former un seul peuple, il était important de fonder leur engagement sur quelque chose de solide. Et cette chose solide, pour eux, ne pouvait être que la foi au Dieu qui a rendu possible cette rencontre. C'est un besoin sociologique qui a conduit les tribus confédérées et certains de leurs hôtes historiques à s'engager dans un processus d'alliances politiques sur fond religieux, qui conduira à la formation d'une nation, nation dans laquelle finalement chaque tribu garde son identité propre, mais dans laquelle aussi la différence de l'autre devient une force de survie en dépit des conflits potentiels que cela comporte.

Le Nouveau Testament

Dans le NT, l'unité de l'Église est fondée à la fois sur l'unité de foi et sur la diversité des dons et des ministères, mais implicitement aussi sur la diversité identitaire liée au genre et à l'appartenance ethnique. En disant aux Galates : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ » (Ga 3,28), Paul affirme que les différences ou les barrières de genre et d'origine ethnique ont perdu de leur valeur en vertu de la foi en Christ. Mais il reconnaît en même temps la réalité de ces différences : homme et femme, juif et grec, esclave et libre. Seulement, les différences cessent d'être des murs de séparation pour devenir les composants d'un corps nouveau appelé à une destinée nouvelle. Ce raisonnement vaut également pour la diversité des dons et des ministères exprimée dans 1 Co 12 et dans Ép 4.

C'est une préoccupation analogue qui anime la communauté de Jean environ trois décennies plus tard, quand l'évangéliste reprend avec emphase la prière de Jésus connue sous le nom de prière sacerdotale : « afin que tous soient un » (Jn 17). Pour comprendre la profondeur de cette prière, il est important de la resituer dans le contexte de la menace d'implosion des jeunes communautés chrétiennes primitives de la seconde moitié du 1^{er} siècle : menace liée au leadership (qui doit être le chef : Pierre, Jacques ou Paul ?), menace liée à la primauté d'un milieu sur un autre (où est le centre du christianisme : Jérusalem, Antioche ou Rome ?), menace liée à l'esprit sectaire (qui a la foi pure : la communauté johannique ou une autre ?), la menace liée aux dons et aux ministères (quel don est plus important et quelle fonction dans l'Église doit primer sur l'autre ?), etc. Dans ces conditions, l'Église éprouve le besoin, d'autant plus qu'elle est menacée par les agressions extérieures (la critique et les persécutions), de faire tomber ces barrières pour faire front commun et être Église ensemble.

Conclusion

Renverser les barrières pour être Église ensemble. Le thème est actuel pour un monde où on construit des murs de séparation partout, depuis les murs de nos clôtures jusqu'aux plus grands et les plus scandaleux : le mur de Berlin (heureusement tombé en 1989), le mur de Cisjordanie construit par Israël pour se protéger des roquettes palestiniennes, etc. À ces murs matériels il faudrait ajouter les murs idéologiques, culturels, religieux, y compris dans une même famille religieuse ou confessionnelle (islam contre christianisme, sunnites contre chiïtes, catholiques contre protestants, luthériens contre calvinistes...). Ce thème est d'autant plus actuel que dans l'EELC nous vivons une crise qui a pour fondement majeur des murs ethniques.

Vous aurez remarqué que dans cette communication je n'ai pas proposé de recette tendant à renverser les barrières. Peut-être même j'ai soulevé plus de questions que je n'ai apporté des réponses. Non seulement parce que je n'en avais pas l'intention, mais surtout parce que je

n'en ai pas. Je retiens seulement que l'expérience historique de l'Israël biblique, la prière de Jésus qui en appelle à l'unité de son Église, les réflexions de Paul dans les lettres aux Galates, aux Corinthiens et aux Éphésiens nous indiquent que le souci d'être Église ensemble, être communauté croyante ensemble, est fondamental. C'est n'est qu'à condition de satisfaire ce souci que l'Église du Christ pourra s'identifier comme le royaume de Dieu annoncé par le Christ dès le début de son ministère terrestre (Mc 1,15).

Je vous remercie pour votre aimable attention.